

sentés le *chapelet à la main*. Le doyen rural auquel il en avait été porté plainte, n'en blâma pas son subordonné, attendu que le chapelet n'était pas approuvé dans l'*Ordo*. En revanche, il défendait rigoureusement la récitation à haute voix de quelques *Pater*, pour le soulagement des malades qui recouraient aux prières de la paroisse, parce que cette pratique était nominativement interdite par l'*Ordo*.

Peu à peu cependant le peuple s'est lassé de toutes ces entraves mises à sa piété, l'on a vu tout à coup des communes entières s'assembler et rédiger des suppliques au roi, *réclamant de leur souverain protestant ce que le conseil ecclésiastique, l'évêque et son chapitre inspirés par lui, leur avient enlevé*. Elles se plaignaient de ce que tout ce qui distingue leur Eglise, et manifeste ses croyances, avait successivement disparu dans toute l'étendue du royaume. Nulle part on ne découvrait plus de vestige des anciens couvens, pas même de Sœurs de la Charité dont l'établissement dans leurs hospices communaux venait d'être refusé aux vœux et aux supplications de villes presque entièrement catholiques. Plus de missions ni exercices spirituels. Il est bien vrai cependant qu'il n'y a pas de pays où l'on chante et prêche aussi longuement qu'en Wurtemberg, afin d'assimiler de plus en plus le culte catholique au culte luthérien, dont l'exercice ne se compose que de ces deux manières. C'est même dans le Livre des *Cantiques* que se manifeste surtout le rationalisme que les protestans sincères désavouent eux-mêmes. Cette doctrine, en rejetant la grâce comme élément de la vie chrétienne, réduit tout à l'enseignement pour le peuple, et au jugement individuel pour les classes plus élevées. Du reste, toute assimilation des deux cultes n'a, dit-on, pour objet et pour fin que la *paix confessionnelle* !

En réalité, la grande pensée du gouvernement, celle à laquelle se coordonne tout ce système, c'est de former dans le royaume une Eglise catholique nationale, gouvernée par une autorité centrale, émanée du pouvoir politique et instituée par lui. Afin d'en venir là, on s'efforce de plus en plus de briser l'unité qui lie encore cette Eglise avec Rome.

Mais ce que le gouvernement n'avait pas prévu et ce qui aujourd'hui lui inspire de vives inquiétudes, c'est qu'à mesure que s'augmente le dépérissement de la foi parmi la population catholique, on voit diminuer aussi la moralité dans le pays. On dit bien aux députés catholiques : Si votre Eglise était ce que vous dites, pourquoi le peuple qui pratique votre culte, est-il tel que nous le voyons ? Ainsi agissent et raisonnent tous les ennemis de l'Eglise. Ils commencent par la grotter, et puis ils demandent pourquoi elle n'agit pas ! La main profane du pouvoir temporel et protestant a saisi et brisé tout ce qui, aux yeux des catholiques, était saint et sacré ; l'on a banni de la chaire toute exposition raisonnée du dogme, que l'on punit comme controverse hostile à la religion dite de l'Etat ; la prédication évangélique a été réduite à quelques discours vagues et généraux sur des points de morale séparés de l'enseignement dogmatique. Et l'on s'étonne de la précoce corruption des générations naissantes ! A peine, dans les écoles, la jeunesse catholique entend-elle parler de la divinité et de ses attributs, sous une forme abstraite, inintelligible à de jeunes intelligences ; et là, par ordre supérieur, doit se borner ce que l'on appelle l'*instruction religieuse* ! Des mystères essentiels de la foi catholique, du grand sacrifice de la nouvelle alliance, il n'en saurait être question, de peur de scandaliser l'hérésie et de provoquer ses clameurs. De l'unité catholique et du centre apostolique, jamais la jeunesse n'en entend parler. De sorte que ces points capitaux de l'enseignement catholique sont absolument ignorés ou au moins très-imparfaitement compris par le peuple. D'une part les sacrements sont administrés avec une précipitation extrême, de l'autre ils sont reçus par contume et sans instruction ou véritable disposition préalable. Les uns les reçoivent froidement et sans fruit, et les autres s'en éloignent avec mépris. D'accord avec les instrumens ministériels, l'*Ordo* ne cesse de répéter au clergé et au peuple la recom-mandation assez inutile, ce semble, de ne pas se laisser détourner de leurs affaires temporelles par les offices de l'Eglise, ni par la prière particulière. Ces préceptes n'ont été malheureusement que trop compris ! Il en résulte qu'en leur ravissant, ou au moins en affaiblissant dans leurs cœurs l'antique et robuste foi de leurs pères, l'on a presque effacé en eux la crainte de Dieu, et le respect pour les préceptes de la sainte Eglise.

Cette situation si déplorable, fruit de l'aveuglement et de la fausse politique d'un gouvernement hétérodoxe, serait-elle désespérée ? Non ! Car dans l'ordre admirable de la Providence, le mal ne saurait dépasser la limite qu'une main toute puissante lui a tracée. Comme le flot dévastateur à qui il a été dit d'en-haut : *Huc usque venies* ; le mal qui dévore les nations recule à son tour ; et, sous l'égide divine, la puissance du bien reprend le dessus et ne tarde pas à regagner le terrain que lui avait fait perdre la conspiration la plus savamment ourdie. Dans un prochain numéro, nous aurons à montrer les symptômes plus consolans de la réaction religieuse qui commence à se manifester dans le royaume de Wurtemberg. (Suite.)

L'ISLANDE ET LE MONT HÉCLA.

L'Islande (*Iceland*, terre de glace) située dans le voisinage du cercle polaire, présente à un haut degré le contre-te des frimas et des effets du feu. Dans aucune autre partie du globe on ne trouve sur une même étendue de terrain autant de cratères vomissant des flammes, autant de sources d'eaux bouillantes, autant de coulées de lave. L'aspect de cette terre a quelque chose de sauvage et de bizarre ; la forme même de l'île entière rappelle l'idée des convulsions et des déchirements qui l'ont travaillée en tous sens.

le long de la côte, de profondes découpures, par où la mer s'engouffre, et d'innombrables langues de terre qui s'avancent au sein des eaux ; des lacs et des ruisseaux tortueux des chaînes de montagnes.

Vers l'an 961, le pirate norvégien Naddodd découvrit l'Islande, où il fut jeté par une tempête ; il n'y trouva aucun habitant, et l'appela *Snoiland*, terre de neige. En 984, Gardar, Suédois, fut aussi poussé par les mauvais temps sur ces côtes ; il reconnut qu'elles appartenaient à une île à laquelle il donna le nom de *Gardarsholm*, île de Gardar ; ce fut lui qui, à son retour enflamma par ses récits l'imagination des Norvégiens, au point qu'un autre pirate, Floki, résolut de s'emparer de ce pays nouveau. On raconte que la boussole n'étant pas encore connue, Floki prit trois corbeaux pour lui servir de guides ; après avoir touché aux îles Féroë, il en lâche un, qui aussitôt retourne à Féroë ; quelque temps après il en lâche un second, qui ne trouve point de terre et revient à bord ; enfin le troisième, parti plus tard, s'en va droit en Islande ; et Floki, se dirigeant selon le vol du corbeau, y aborde peu de temps après. Il s'installa ; mais ayant négligé la culture de la terre pour la pêche, il perdit tout son bétail. L'hiver survint, les bêtes se remplirent de glaces et notre aventurier, désolé s'en retourna l'été suivant en Norwège, bien résolu d'abandonner sa conquête, qu'il a cependant nommée du nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Cependant, il paraît que tous ses compagnons ne partageaient pas son avis sur le pays qu'il dédaignait, car Thorulf, l'un d'entre eux, en faisant un éloge pompeux, et pour en donner une idée employait cette expression, *Chaque brin d'herbe y distille le beurre*.

Les premiers établissemens en Islande datent de 874 ; ils furent effectués par deux Norvégiens, Hiorcil et Ingolf. Mais rien ne contribua davantage à peupler cette île que la tyrannie exercée par Harald, roi de Norwège sur les petits princes qui l'entouraient, et sur ses vassaux : en moins de cinquante ans toutes les côtes furent habitées.

L'Hécla, qui jouit de la même célébrité que l'Etna et le Vésuve, n'est cependant pas aussi considérable que quelques uns de ses voisins, soit comme montagne, soit comme centre d'éruption volcaniques ; mais il se trouve placé dans la partie sud de l'île, à peu de distance du rivage, en vue des navigateurs qui se rendent au Groënland et dans le nord de l'Amérique ; il s'est d'ailleurs fait remarquer surtout par la fréquence de ses éruptions. Le célèbre Bank l'a visité avec Solander et Troil en 1772 (1833, page 64) ; vers le commencement de ce siècle, il fut examiné et décrit de nouveau, ainsi que toute l'Islande, par ordre du gouvernement danois ; et en 1810 M. Mackensie, le docteur Holland et quelques autres, y sont encore montés.

Tous ces voyageurs font mention d'une coline de lave formant autour du volcan une sorte de rempart de 40 à 70 pieds de hauteur ; une fois les difficultés de cette barrière franchies, le reste du chemin est facile. Il ne vient ni herbes ni plantes à deux lieues à la ronde ; le sol est en partie inondé par des fleuves de pierres fondues ; partout des pierres poncees et des cendres.

Le sommet de l'Hécla est divisé en trois points, dont celle du milieu est la plus élevée ; mais dans certaines directions, et notamment dans celle où l'on a pris le dessin que nous en donnons, la montagne se termine par une simple masse conique. Sa hauteur, au-dessus du niveau de la mer, n'est pas exactement connue, elle paraît être de quatre à cinq mille pieds. — Lorsque Bank et ses compagnons y montèrent, le haut de la montagne vomissait des tourbillons de vapeur ; à quatre cents pas du sommet, ils trouvèrent un trou de trois pieds de diamètre, il s'échappait une vapeur tellement chaude, qu'aucun thermomètre n'en put déterminer la température, et en même temps ils étaient entourés de nuages, qui laissaient parfois sortir un vent si violent que les voyageurs étaient obligés de se coucher à plat ventre pour n'être point emportés et jetés dans les précipices. — Au contraire, dans la reconnaissance qui fut faite de l'Islande vers le commencement de ce siècle, les explorateurs atteignirent le sommet en marchant au travers de deux pieds de neige. C'était un mois de juin ; ils ne trouvèrent ni fissures, ni fumée, ni feu, ni sources d'eau bouillante ; le silence le plus profond et le calme le plus parfait régnaient sur la montagne. Ils redescendirent par le côté occidental, le long d'un ravin profond, qui sillonne l'Hécla du haut en bas, et qui leur parut être la trace de l'éruption de 1300. Les annales rapportent qu'à cette époque le volcan creva dans toute sa longueur, et fut ouvert jusqu'aux entrailles.

On a remarqué la singulière coïncidence de certaines éruptions de l'Etna ou du Vésuve avec celles des volcans d'Islande, notamment en 1538, 1556, 1717, 1754, 1755, et en 1766, époque de la dernière grande éruption de l'Hécla.

On ne conçoit que difficilement comment un pays aussi sujet aux terribles effets des volcans peut continuer à être habité. Les annales sont remplies du récit des ravages que les laves, les pierres enflammées et les tremblemens de terre ont causés. quelquefois, au lieu de feu, des montagnes de glaces qui occupent le sommet de quelques volcans se fondent en torrens ; en 1728 au contraire, un grand lac fut desséché, et remplacé par un fleuve de lave incandescente, sur quatre lieues de longueur et une lieue et demie de large. — En 1783, le *Skaptaun-Jökul* fit une éruption plus terrible que n'avait été aucune de celle de l'Hécla. Neuf mille créatures humaines y perdirent la vie, non pas seulement, il est vrai, par le feu et la pluie de cendres, mais aussi par suite de la disette que causèrent la ruine de la végétation, la perte des troupeaux et la fuite du poisson le long de la côte,